

FLAUBERT / PROUST

Suer la vérité

PAR EMMANUEL DAYDÉ

À l'heure où les librairies sont à nouveau considérées comme des commerces de première nécessité, la littérature est-elle indispensable ou bien serait-elle devenue remplaçable ? En « encrant » le territoire du pays de Caux d'une vingtaine de manifestations pour illustrer le bicentenaire de Flaubert, le Département de Seine-Maritime, allié à la Réunion des Musées Métropolitains Rouen Normandie, fait le pari d'un déconfinement de mots et d'images, puisé dans les intarissables sources d'inspiration que sont *Madame Bovary* ou *Salammbô*. Parallèlement, pour célébrer les 150 ans de Proust, la Villa du Temps retrouvé à Cabourg cherche à exposer la littérature absolument.



Proust affirmait que « la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature ». Parce que, poursuivait-il, « par l'art seulement, nous pouvons sortir de nous, savoir ce que voit un autre de cet univers qui n'est pas le même que le nôtre ». Aussi la naissance de la Villa du Temps retrouvé célèbre-t-elle les 150 ans de celle de Marcel Proust, en même temps que ses glorieux étés passés à Cabourg, en investissant l'ancienne Villa Bon Abri, construite à croisillons de briques en 1860 pour la famille de l'architecte Parent. Ce faisant, la Villa n'évoque pas tant les méandres infinis de la phrase proustienne que les goûts, les couleurs et les odeurs nostalgiques de la Belle Époque qui les ont suscités. Au fil d'une succession de *period rooms* (jardin d'hiver, salons de musique et de jeux), l'on croise dans cette année dernière à Cabourg Proust lui-même, ses personnages, ses soirées mondaines, son herbier, ses amis, ses amours, ses emmerdes, ainsi qu'une première exposition – étrangement – consacrée à *Fantômas*, feuilleton à succès des années 1910 sans grand rapport avec *La Recherche*. Mais la nostalgie, camarades, est toujours ce qu'elle était.



David Hockney. *Hawthorn Bush in Front of a Very Old and Dying Pear Tree*. 2019, impression jet d'encre sur papier, édition de 35, 111,7 x 83,8 cm. Courtesy galerie Lelong & Co., Paris.

Le Beau et le Vrai

Malgré tout, il est indéniable que l'espace accordé à la littérature va s'amenuisant. Lorsqu'il leur faut citer le livre qu'ils ont le moins aimé, les Lycéens n'hésitent pas à élire sur ce triste podium *Madame Bovary...* pour la simple raison que c'est le seul roman qu'ils aient été obligés de lire. En fêtant le bicentenaire de la naissance de Gustave Flaubert via une vingtaine d'événements répartis sur le territoire, le Département de Seine-Maritime considère l'œuvre flaubertienne comme « universelle et empreinte d'une incroyable modernité ». Son président, Bertrand Bellanger, fait le pari qu'en 2021 comme en 1821, ce « formidable ambassadeur porte nos couleurs bien au-delà des frontières françaises ». Et, pour répondre au désamour adolescent, lance le projet Bowary, soit l'adaptation

du roman en 280 tweets par dix auteurs (dont Maylis de Kerangal), retranscrits ensuite en français facile. Premier tweet de Julia Kerninon : « Parce que Emma est d'abord une lectrice – et comme toutes les lectrices, elle est donc d'abord seule à l'intérieur de sa tête. » Flaubert se départageait lui-même en « deux bonshommes distincts : un qui est épris de gueulades, de lyrisme, de grands vols d'aigles, et un autre qui creuse et fouille le vrai tant qu'il peut ». Outre sa « compréhension fine de la sociologie et de la psychologie normandes » (Bellanger), l'écrivain conjugue donc sa recherche obstinée du réel avec ses hallucinations sauvages de l'Orient antique. Hélas, au risque de la tautologie, un écrivain écrit et ne fait qu'écrire. S'il est vrai que Flaubert s'expose tout entier dans son œuvre (en y affrontant même la question du genre : « Madame Bovary, c'est moi »), comment faire alors pour exposer son écriture ? Car le génie du romancier normand réside avant tout,

on le sait, dans son style, « sang de la pensée », défilement continu, monotone, morne, indéfini de phrases nerveuses, substantielles et claires...

Madame rêve

Aussi ne s'agit-il point tant d'illustrer Flaubert que de le prolonger. Se fondant sur des brouillons (où Emma regarde la campagne au travers de verres de couleurs), l'exposition *Madame rêve en Bovary* en profite pour élever ce roman moderne en un manifeste d'art visuel contemporain à la Maison Marrou. S'appuyant sur les collections du musée des Traditions et Arts normands – d'un globe de mariage 1860 à une selle d'amazone de Fervaques – et les mêlant aux créations vidéo de Jules Hamdadou, l'architecte d'intérieur Jean Oddes recrée, dans la maison bourgeoise d'un maître ferronnier à Rouen, la passion tragique

et féministe d'une fleur de province dont on empêche les rêves. « Puisque nous ne pouvons décrocher le soleil, écrivait Flaubert à sa grande passion amoureuse, Mme Schlésinger, il faut boucher toutes nos fenêtres et allumer des lustres dans notre chambre. » Bien que le pays d'Auge soit plus riant que le pays de Caux, David Hockney, grand admirateur de Maupassant et de Proust, a enluminé sans le vouloir et comme personne le roman cauchois de Flaubert. Confiné en mars 2020 à Beuvron-en-Auge, l'artiste anglais y a peint l'éveil du printemps depuis sa fenêtre, comme une métaphore du désir, dans des vues saturées de jaune, de violet et de rouge de la campagne normande, où les broderies de la tapisserie de Bayeux épousent les colombages de guingois des maisons. La présentation de ces natures vivantes à la galerie Lelong a remporté un véritable triomphe au cours de l'hiver. « Le confinement a été un grand bonheur pour moi, car j'ai pu me concentrer uniquement sur mon travail, avoue le peintre de 83 ans. Ce qui m'importe aujourd'hui, c'est la représentation de

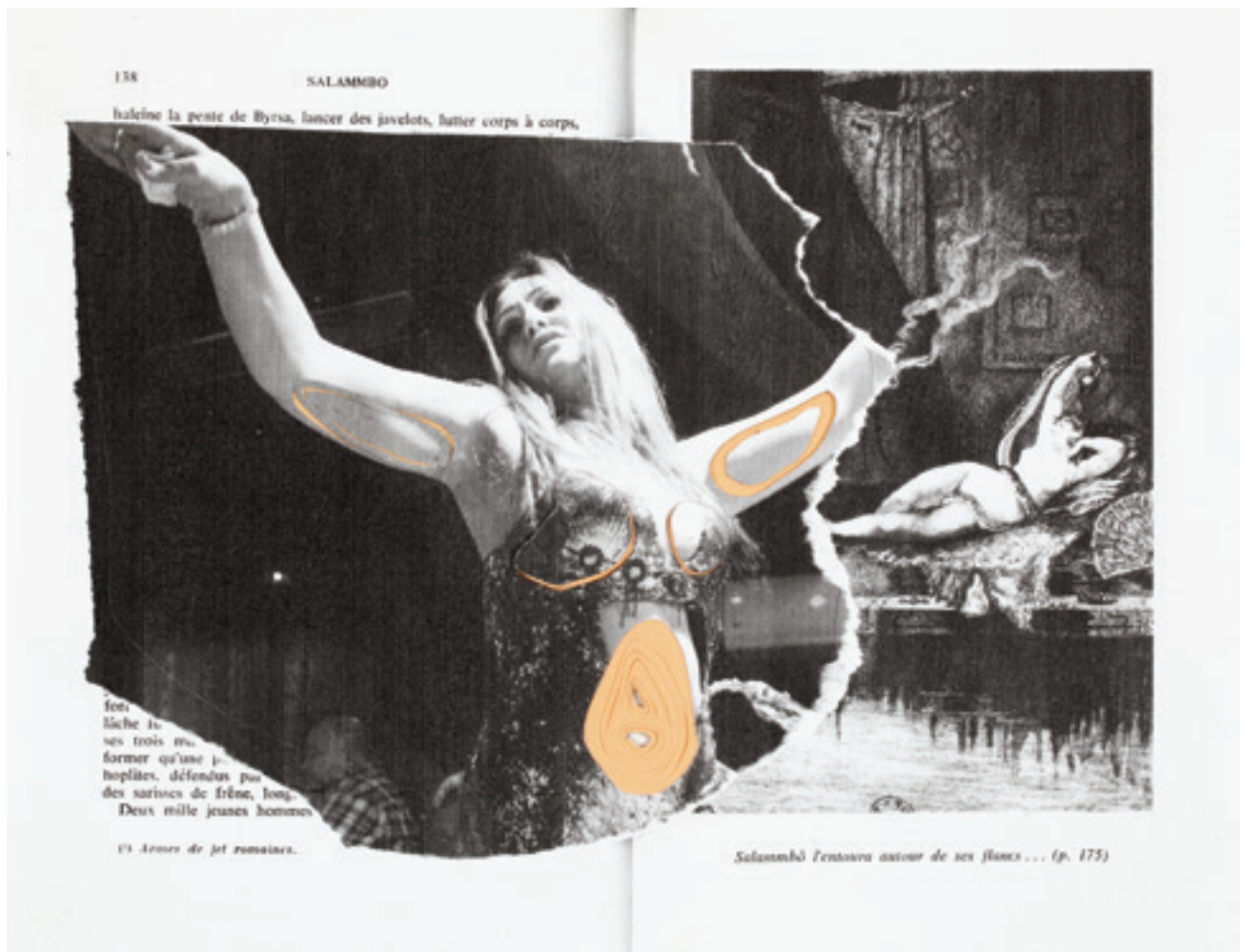
choses dans le monde. » Flaubert, qui recherchait « une manière absolue de voir les choses », aurait apprécié.

Cimetière des éléphants

Lorsqu'il se plonge dans les brumes grises de sa *Bovary*, le Normand revient d'un périple d'un an et demi en Orient, où, renonçant à écrire, il s'est résolu à « être œil tout bonnement ». Roman archéologique fondé sur des souvenirs de voyage, d'innombrables lectures, un décevant repérage sur place (on ne sait même pas où se trouve le premier noyau de la cité punique) et beaucoup d'intuitions, *Salammbô* s'efforce non pas d'être juste mais d'être « probable », pour « suer la vérité ». Recréant Carthage comme il invente le village cauchois de Yonville, Flaubert hallucine la révolte des mercenaires, un épisode obscur de la lutte entre Rome et Carthage, en « guerre inexpiable » (Michelet) de sexe et de sang. Brutalement réprimé par Hamilcar Barca – père d'Hannibal auquel il prête

une sœur fictive, Salammbô (dérivé de Salammbaal) –, ce massacre oublié sacrifie dans le même brasier les fils de Carthage et les mercenaires étrangers au dieu Moloch Baal, seigneur et seigneur de la pulsion de mort (comme tendent à le prouver les 400 urnes funéraires contenant des restes calcinés d'enfants, trouvées dans les années 1970 dans le Tophet antique d'un quartier de Tunis). Résolu à « embêter le bourgeois » en « marchant dans les tripes et en faisant brûler les moutards », Flaubert est le premier surpris par le succès fulgurant de son œuvre monstre, sadique, flamboyante et sauvage. « On demeure ébahi devant ces phrases, note Marguerite Yourcenar, dont chacune est une pièce d'or ou de bronze », menue monnaie annonçant les cocktails sanglants des séries *Game of Thrones* ou *Vikings*. Aussi le musée des Beaux-Arts de Rouen, allié au Mucem et au musée du Bardo à Tunis, a-t-il eu raison de ressusciter la fureur, la passion et les éléphants de *Salammbô*. Cette exposition jamais entreprise se heurte pourtant à une objection, unique





Yesmine Ben Kheil. « Ô Tanit! Tu m'aimes, n'est ce pas ? » n° 1. 2017, collage sur papier, 18,5 x 24,4 cm. Courtesy de l'artiste.

mais farouche : celle de son auteur. Chaque fois qu'il était question d'illustrations, Flaubert se mettait dans une fureur *impossible à décrire*, hurlant : « Non ! Non ! Jamais, moi vivant, on ne m'illustrera ! Une femme dessinée ressemble à une femme... tandis qu'une femme écrite fait rêver à mille. » Semblable réaction avait déjà été la sienne lors de la parution en 1852 d'*Égypte, Nubie, Palestine, Syrie* : *dessins photographiques* de Maxime Du Camp, son compagnon de voyage en Orient. Accompagné de photographies prises selon le procédé Talbot – somptueux calotypes aux reflets de cuivre, auxquels la photographe Juliette Agnel rend hommage à Jumièges – de monu-

Juliette Agnel.
Taharqa et la nuit (Soudan).
2019, tirage fine art mat, 80 x 120 cm.
Courtesy galerie Française Paviot, Paris.

ments en ruine, vierges de toute humanité, le *voyage archéologique* de son ami intime (qui ne va pas le rester) lui semble « curieux de nullité ». Et d'ajouter : « Tout homme qui se sert de la photographie est d'ailleurs coupable. »

Je t'aime ! Je t'aime !

« À moi, puissance de l'émotion plastique ! » ne pouvait s'empêcher de gueuler Flaubert. S'il faut attendre sa mort pour voir fleurir de multiples représentations de la princesse punique, c'est tout de même lui qui, le premier, va s'y employer. Alors que la vogue du roman suscite de nombreux bals « à la carthaginoise » dans la bonne société parisienne, l'impératrice Eugénie fait le vœu en janvier 1863 de paraître aux Tuileries costumée en Salammbô. La « Fée Chiffon » – comme

l'appellent ses ennemis – s'inquiète aussitôt de sa toilette auprès de l'auteur. Soucieux de conseiller l'impératrice, le romancier s'adresse alors au peintre orientaliste Alexandre Blida, afin qu'il réalise un dessin pouvant servir de modèle. Quand bien même Eugénie devra finalement renoncer à son trop téméraire et indécent projet, le mouvement était lancé. Et Salammbô de rejoindre la cohorte des muses fatales du symbolisme fin de siècle, aux côtés de Cléopâtre, Judith et Salomé (dont Flaubert, encore une fois, peut se dire le père avec son *Hérodias*, publié en 1877). Sitôt l'auteur disparu en 1880, le sculpteur Jean-Antoine Idrac est le premier à risquer une sage effigie de l'héroïne, qui roule un serpent sous son bras. Théodore Rivière le suit plus crânement avec son *Éléphant d'Hamilcar* en 1892 avant d'oser une sensuelle *Salammbô chez Mathô, je t'aime ! Je*



Philippe Druillet. Planche intérieure de *Salammbô*. 1981. Courtesy éditions Glénat.

t'aime! en 1895, toute rutilante d'ivoire, d'or, de bronze et de turquoises. Au-delà de la cadavérique beauté du *Défilé de la Hache* de Paul Buffet (1894), vision suicidaire et cannibale, c'est avant tout l'érotisme glacé de la mystique héroïne qui suscite le plus grand nombre d'illustrations lascives et débridées. Et tout particulièrement la scène de la danse du serpent, où la princesse carthaginoise (« avec une pointe d'imagination sadique », relevait Sainte-Beuve) se love contre un python noir, « avec des taches d'or comme le firmament semé d'étoiles », pour régénérer la cité, féconder et relancer son élan vital. Lorsqu'en 1900, Rodin réalise le dessin d'une femme s'offrant les cuisses écartées, le dos cambré et le visage caché sous ses bras repliés, il n'hésite pas à l'annoter « Salammbô » (sic). Moins érotiques mais tout aussi brûlants, Rochegrosse délivre de son côté de somptueux tableaux gorgés de lumière de femmes orientales enfermées, tandis que Gaston Bussièrre en 1907 se contente de dénuder une épaule et de parer d'or une blonde aux yeux bleus pour faire « carthaginois ». L'Art nouveau n'est pas en reste, qui se saisit avec avidité de la décadence du sujet. Une reliure extatique et intensément travaillée de Victor Prouvé dialogue ainsi avec une voluptueuse et compliquée affiche de Mucha, tout étirée en hauteur, où la prêtresse, les seins nus et parée de plumes de paon, écarte les bras vers le ciel, anticipant sur les volutes et les élongations psychédéliques de l'heroic fan-

Proust 150

Villa du Temps retrouvé. Cabourg. Ouverture dès la levée des mesures sanitaires

Flaubert 21

Madame rêve en Bovary. Maison Marrou / Opéra de Rouen. Jusqu'au 14 novembre 2021

Salammbô : fureur, passion et éléphants. Musée des Beaux-Arts de Rouen. Jusqu'au 19 septembre 2021

Voyage(s) en Orient. Musée Victor-Hugo, Villequier. Jusqu'au 31 octobre 2021

Au fil du Nil – Juliette Agnel sur les traces de Du Camp. Abbaye de Jumièges. Du 23 juillet au 31 octobre 2021

Projet Bowary – 280 tweets. Association Baraques Walden et festival Terres de Paroles. Du 29 janvier

au 6 novembre 2021 / **Représentation finale, Compagnie du Chiendent**. Théâtre Rive Gauche, Saint-Étienne-du-Rouvray. Octobre 2021

À LIRE

David Hockney – Ma Normandie. Jean Frémon et Donatien Grau, catalogue d'exposition à la galerie Lelong & Co., Paris, 2021

Salammbô – L'intégrale / Salammbô – Les nus. Flaubert et Druillet. Glénat – 35 € / 30 €



Théodore Rivière. *L'Éléphant d'Hamilcar*.
1892, bronze, pierre noire, 31 x 28 x 25 cm.
Galerie Nicolas Bourriaud, Paris.



Alfons Mucha. *Salammô*.
1897, lithographie, 55 x 40,8 cm.
Bibliothèque Villon, Rouen.

tasy. Et de Mucha à Druillet, il y a un siècle mais un pas. Faisant basculer l'archéofiction de Flaubert dans la science-fiction « d'un monde qui s'effondre », le créateur de *Lone Sloane* transcrit dans un flamboyant futur galactique la guerre de mercenaires libertaires contre une Carthage totalitaire. Ses cadrages baroques, ses pleines pages surchargées, ses lignes serpentine et ses couleurs hurlantes retrouvent l'esthétique 1900, tout en s'appuyant sur le découpage émotionnel opéré par Flaubert lui-même : « puissance », « force », « calme », « amour », « violence », « bataille ».

Mensonge, trahison, chaos

Si le cinéma a échoué à mettre en mouvement les images de Flaubert, la musique y aura peut-être un peu plus réussi. Il est vrai qu'après la littérature, la grande

affaire de l'écrivain aura été l'opéra. « Les trois plus belles choses que Dieu ait faites, disait-il, c'est la mer, *Hamlet* et le *Don Giovanni* de Mozart. » On regrette que la vive admiration éprouvée par Berlioz à la lecture de *Salammô* (« J'en ai rêvé », s'exclamait-il) n'ait guère débouché que sur des conseils de costumes de scène, demandés à Flaubert pour *Les Troyens* à Carthage. Malgré tout, la prose hululante de cette « œuvre emplie de musique jusqu'au silence » a réussi à susciter au moins 3 ou 4 chefs-d'œuvre du genre, même s'ils demeurent avortés ou maudits. Outre *Le Libyen* en 1863, opéra inachevé d'un génial Moussorgski de 24 ans, Flaubert aura manqué la création de l'élégante *Salammô en carset* du Marseillais Ernest Reyer, refusée par l'Opéra de Paris pour être donnée à La Monnaie de Bruxelles en 1890 (avant d'être réhabilitée à Marseille en 2008). Du côté des modernes, le Viennois

Josef Matthias Hauer, inventeur – avant Schönberg – de la technique compositionnelle à 12 sons, revendique une sidérante *Salammô* atonale, impersonnelle et inexpressive, écrite en 1931 sans jamais pouvoir être représentée. En 1998, Philippe Fénelon crée la surprise à l'Opéra Bastille avec son adaptation lyrique de la guerre inexpiable, débarrassée de toute couleur orientale pour n'être plus qu'un choc de civilisations, « une dénonciation du mensonge et de la trahison qui conduisent au chaos ». L'Opéra de Paris ayant dû se défaire des décors, il ne reste plus de la mise en scène des foules déchainées de Francesca Zambello que les costumes barbares de Marie-Jeanne Lecca, conservés au Musée du costume de scène de Moulins, et le souvenir d'une révélation : la voix d'or et de bronze de Nora Gubisch.

Si Flaubert, c'est le patron, alors merci patron. ■